

L’histoire globale :
un regard historiographique à partir du Français
(Global History:
A Historiographical Perspective Through the French Case)

Christian Delacroix

Abstract

The article offers a historiographical look at the "global history phenomenon" in France. The aim is to analyse the rise of world-wide/global approaches as a "historiographical event" that reconfigures the contemporary "making of history". Does the examination of the specificities of this historiographical galaxy of world history make it possible to go beyond the heterogeneity of its different components? The questions of the object (the world, globalization), the method, the choice of scale, the "global turn", and European centrism are thus addressed.

Keywords: global history, world history, connected history, globalization, global turn

Résumé

L’article propose un regard historiographique sur le « phénomène histoire globale » en France. Il s’agit d’analyser la montée en puissance des approches mondiales/globales comme un « événement historiographique » qui reconfigure le « faire de l’histoire » contemporain. L’examen des spécificités de cette galaxie historiographique de l’histoire-monde permet-elle de dépasser l’hétérogénéité de ses différentes composantes ? Sont ainsi abordées les questions de l’objet (le monde, la globalisation), de la méthode, du choix de l’échelle, du

« *tournant global* », de l'eurocentrisme.

Mots clés : histoire globale, histoire mondiale, histoire connectée, globalisation, tournant global

1. Introduction

La rapide montée en puissance de l'histoire mondiale/globale et sa labellisation sont souvent présentées comme récentes en France. Pour beaucoup d'analystes de la conjoncture historiographique contemporaine, cette montée en puissance apparaît comme une des plus importantes mutations du « faire de l'histoire » des vingt dernières années. C'est ainsi qu'Olivier Grenouilleau évoque « la cristallisation scientifique et l'émergence publique d'un champ de recherche apparemment nouveau, extrêmement dynamique et rapidement devenu autonome » (Pétre-Grenouilleau, 2009). Dominique Kalifa (2012), de son côté, fait remarquer un peu abruptement que « dans les grands congrès internationaux » c'est « autour des notions de world, de global ou de connected history que portent les nouveaux enjeux historiographiques » (Kalifa, 2012). La rapidité de cette montée en puissance de l'histoire mondiale/globale et l'effet d'obsolescence qu'elle induit - pour le cadre national d'analyse notamment - peuvent étonner. Pourtant comme le fait remarquer Liliane Hilaire-Pérez « [...] l'absence d'une labellisation, jusqu'à une période récente, 'histoire globale', ne signifie nullement que la question n'ait pas été abordée » (Hilaire-Pérez, 2019).

Au delà des divergences de caractérisation et d'appellation de ce type d'histoire, histoire globale (*global history*), histoire mondiale (*world history*), histoire connectée (*connected history*) ou encore histoire croisée, comparée ou transnationale¹, il est frappant de consta-

¹ La question de l'appellation retenue pour caractériser les travaux se réclamant

ter que cette dernière, dans les analyses qui lui sont consacrées, est le plus souvent rattachée à un « héritage historiographique ancien » qui peut remonter jusqu'à l'antiquité (Polybe) et qui comprend notamment quelques figures marquantes de la mouvance française des *Annales* et en premier lieu Fernand Braudel. Cette tension entre nouveauté et inscription dans un héritage est un premier problème historiographique qui ressortit à la question plus générale de la périodisation des manières de faire de l'histoire.

Je n'ignore pas que ce « traitement » historiographique de la question peut agacer et apparaître trop « théorique », après tout les travaux se réclamant de l'histoire globale existent et l'important n'est-il pas de la pratiquer ? C'est ainsi que Serge Gruzinski note avec ironie qu'en France

dans la dernière décennie, on s'est davantage interrogé sur les origines, les caractéristiques, les apports et les impasses de ces courants (i.e. de l'histoire globale) qu'on a produit d'œuvres qui en seraient le prolongement ou qui leur répondraient » (Gruzinski, 2011: 1081–1091).

Une question cependant demeure : dans quelle mesure toutes ces analyses de nature historiographique contribuent-elles à la « sta-

des démarches « mondiales », « globales », « connectées » ou encore « transnationales » renvoie à la « polysémie conflictuelle » (Frederik Cooper) des termes mondialisation et globalisation, à ce que Romain Bertrand appelle la « « prolifération concurrentielle des labels historiographiques ». Je pourrai donc adopter ici les expressions « histoire globale », « histoire-monde », ou celle d'« histoire mondiale/globale » pour désigner indifféremment ces différents « courants » sans trancher dans cette « guerre des étiquettes » (Christophe Charle). Il faut cependant noter le cas de l'histoire qui se revendique comme « connectée » qui est la modalité de cette « histoire-monde » la plus compatible avec la tradition d'histoire sociale française marquée par les *Annales* de Marc Bloch, Lucien Febvre et Fernand Braudel, depuis longtemps ouverte aux grands espaces. Les tenants de cette histoire connectée, et particulièrement Sanjay Subrahmanyam, tiennent à se démarquer des courants *mainstream* de l'histoire globale et de l'histoire mondiale.

bilisation des étiquetages » nécessaire à « l'organisation symbolique » et institutionnelle de la discipline ?

Malgré les débats et divergences sur les caractéristiques de cette mouvance, il y a bien un bloc de productions historiographiques labellisées « mondial/global », qu'on peut nommer avec Olivier Grenouilleau « histoire-monde » (une expression que Patrick Boucheron qualifie par ailleurs de « mot-monstre »), une « histoire-monde qui se veut être la forme d'écriture l'histoire la plus pertinente et la plus prise -professionnellement parlant- aujourd'hui pour penser historiquement. Cette histoire-monde peut même être présentée par certains comme le dernier *projet historiographique d'envergure* en date, qui changerait à la fois les objets, les démarches, les concepts et les méthodes, c'est-à-dire, qu'elle serait devenue, pour parler en langage un peu fatigué maintenant, le paradigme dominant dans la discipline.

Pourquoi la « montée » (je dirais même l'« hégémonie de réputation ») de ces approches *fait-elle événement* aujourd'hui, et pas seulement en France ? Comment, en France, les approches mondiales/globales ont été construites comme un événement historiographique, ce que veut notamment signifier l'usage de l'expression « tournant global », et ce, à partir d'une situation française souvent qualifiée de « retard » voire de réticence ou de résistance par rapport aux développements de ces approches dans les mondes académiques anglo-américain et extra-européens ? Je ne ferai donc pas un tableau ou un bilan de tout ce qui est regroupé sous l'appellation « histoire globale » ou « histoire mondiale » mais, plus modestement, j'essaierai de baliser quelques enjeux de l'historicisation de cette inflexion de l'historiographie vers le global/mondial.

Il y a certes une sorte d'évidence à constater la conjonction – qui vaut corrélation pour beaucoup – entre le phénomène historique de la mondialisation/globalisation souvent présenté comme un des traits distinctifs de notre époque, les discours sociaux et politiques de tous

ordres (dont ceux de nombreux medias) sur ce phénomène, l'usage souvent incontrôlé des termes mondialisation et globalisation d'un côté et le « boom » de l'histoire-monde de l'autre. C'est, à mon sens, une évidence qui superpose trop rapidement des innovations dans le champ intellectuel et un macro-contexte et qu'il serait imprudent de ne pas questionner...

Ce qui frappe dès l'abord, c'est une certaine difficulté à circonscrire cette galaxie de l'histoire-monde tant est grande la diversité des travaux qui s'en réclament. Sans s'abandonner à ce que P. Boucheron appelle « les délices des subtilités classificatoires », c'est plutôt ce que Frederick Cooper nomme la « polysémie conflictuelle » du terme mondialisation, qui vaut tout autant pour l'histoire-monde, qu'il faut à mon sens interroger pour tenter de mieux comprendre la place de ces approches dans le moment historiographique contemporain.

2. À la recherche de l'histoire globale...

On ne peut que constater ce que Christophe Charle (Charle, 2013) nomme la « guerre des étiquettes » ou encore la « prolifération concurrentielle des labels historiographiques » évoquée par Romain Bertrand (Bertrand, 2013) pour caractériser l'histoire-monde, mais ces nominations et labellisations en tous genres, pas toutes compatibles entre elles, agissent-elles tout de même comme des opérateurs de cohérence pour cet ensemble disparate ? Dans quelle mesure font-elles sens pour les historiens qui s'en réclament et pour la communauté historique toute entière, c'est-à-dire dans quelle mesure leur procurent-elles des moyens de se situer et de s'orienter dans la conjoncture historiographique contemporaine ?

Ou ne sont-elles pas plutôt des indicateurs des difficultés à construire un objet historisable ayant une consistance disons ontologique suffisante ?

3. Sortir de la « polysémie conflictuelle » et de l'hétérogénéité des « sous-champs » de l'histoire-monde ?

Plus que la description taxinomique des différents « appartements » de la grande maison de l'histoire globale (pour reprendre une image de Sanjay Subrahmanyam) qui a déjà été faite par de nombreux analystes auxquels je renvoie², c'est plutôt le problème de ce que certains sociologues ont nommé « réification des collectifs » (Pudal, 2005) que je voudrais d'abord poser ici. Est-il légitime de réifier (d'hypostasier) un ensemble d'éléments réputés aussi hétérogènes au nom d'une *stratégie discursive* de construction d'un collectif scientifiquement et socialement légitimant et d'un champ disciplinaire à part entière (ce qu'atteste l'appellation *global studies*) ? L'insistance de nombreux analystes du phénomène histoire-monde sur la diversité, l'hétérogénéité, le pluralisme des travaux ressortissant à cette galaxie historiographique s'explique largement à mon sens par la crainte de « réification » et d'essentialisation qui sont classiquement synonymes de rupture avec le concret des phénomènes. Cette crainte entre en résonance avec une certaine tradition disciplinaire anti-formaliste en histoire (empiriste et pragmatiste de ce point de vue) qui a été réactivée – et sans doute accentuée – par ce que certains n'hésitent pas à qualifier de « retour au positivisme » dans la période récente et qui serait une forme de réaction à l'égard de la poussée théoricienne qui avait accompagné le *linguistic turn* et au delà à la désillusion à l'égard des modèles théoriques unificateurs et globalisants qui avaient pu un moment séduire les historiens. Il n'est donc pas vraiment étonnant que des historiens se penchant sur ce phénomène historiographique insiste sur l'hétérogénéité pour échapper au spectre de l'épistémologie objectiviste et réifiante !

Mais insister sur la pluralité a un prix théorique : celui de contra-

² Voir la bibliographie proposée par Chloé Maurel dans son *Manuel d'histoire globale* (Maurel, 2014).

rier ou d'affaiblir la légitimation d'un champ disciplinaire histoire-monde stabilisé parce que relativement unifié. Dans ces conditions, jusqu'où le curseur de la diversité et de l'hétérogénéité peut-il être poussé ? Car ce qui est en cause, c'est la question de la particularité théorique et méthodologique de l'histoire globale, question qui, rappelle R. Bertrand, « ne cesse en effet de tarauder ses partisans aussi bien que ses détracteurs » (Bertrand, 2013).

Dans les analyses historiographiques concernant l'histoire-monde, la distinction est souvent faite entre une singularisation par l'objet, disons le monde, la globalisation et les processus mondiaux, et une singularisation par l'approche, le regard, disons par la méthodologie qui serait une manière d'aborder le monde historique par les relations, les interconnexions, les « liens que des sociétés nouent entre elles et les articulations et les ensembles qu'elles constituent » (Serge Gruzinski), en mettant l'accent sur les phénomènes d'interdépendance accrue. On retrouve cette distinction chez Philippe Minard par exemple qui distingue l'histoire globale comme « histoire de la globalisation des sociétés » et « l'approche globale comme un mode d'étude des objets, en se situant cette fois sur un plan méthodologique » (Minard, 2013: 25). Les termes respectifs d'histoire mondiale (*world history*) et d'histoire globale (*global history*) peuvent recouper cette distinction qui entend cependant en général rester dans un cadre unificateur.

Les deux critères de singularisation, l'objet et la méthodologie (la démarche, le regard) sont classiquement associés en historiographie pour caractériser un courant ou un champ de l'histoire ; je pense par exemple aux analyses de l'historiographie du culturel où l'on distingue classiquement, pour l'historiographie française, la culture comme « domaine », comme objet et la culture comme « regard », comme approche. En outre, la méthodologie propre à un champ de

l'histoire est souvent pensée en lien avec la nature de ses objets, ainsi les méthodes quantitatives sont réputées en adéquation avec les objets de l'histoire économique. Concernant l'histoire globale, je note cependant une tendance chez certains de ses défenseurs à disjoindre plus nettement la méthodologie de l'objet « mondialisation » ou « globalisation » pour présenter cette histoire essentiellement comme une modalité d'approche nouvelle des phénomènes historiques. En ayant en tête la question de la réification des collectifs, la singularisation par la méthodologie peut sembler mieux adaptée à l'habitus historien de repli sur la méthodologie et de prudence à l'égard de toute formalisation et de tout « schématisation des modélisations » (Minard & Douki, 2007) ; le surmoi méthodologique préservant les historiens de tout ce qui pourrait ressembler à une réflexion considérée comme métaphysique sur les êtres et les entités historiques, bref à de l'ontologie.

Quand P. Boucheron parle, à propos de l'histoire globale, « d'une expérimentation historiographique » ou encore d'« un dispositif de recherche bien davantage qu'un programme ou qu'une école » (Boucheron, 2014), il marque sa préférence pour la singularisation « méthodologique » de l'histoire globale en ayant soin de tenir à distance tout ce qui enfermerait celle-ci dans le carcan d'une école, d'un paradigme ou d'un courant et en défendant l'idée que la démarche globale concerne l'ensemble de la discipline historique. La méfiance de nombreux historiens envers la notion historiographique « d'école » est devenue courante ; cette notion tend en effet à imposer une cohérence rétrospective et téléologique qui ignore souvent les généalogies et les filiations intellectuelles qui permettent de comprendre les positions dans leur contemporanéité. Est par là même remise en cause la conception d'une historiographie qui « donne à entendre le récit des vainqueurs » historiographiques et « la chronique glorieuse des courants et des écoles historiques » (P. Boucheron) qui fait se succéder

les tournants. Appliquées au cas de la galaxie de l'histoire-monde, ce type de remarques peuvent tendre à relativiser voire à dénier les ruptures ou novations historiographiques qu'elle revendique peu ou prou.

Il reste une question principielle : un champ disciplinaire en histoire, un courant historiographique peut-il se définir seulement par des procédures, des singularités méthodologiques ?

Au delà de la distinction entre histoire globale et histoire mondiale, défendue par exemple en France par Chloé Maurel (auteure d'un *Manuel d'histoire globale*, 2014) qui voit dans l'histoire mondiale anglo-saxonne le vecteur d'un impérialisme états-unien, la pluralité de cette galaxie historiographique est encore accentuée et même aggravée par des distinctions/oppositions au sein même de ceux qui se réclament de l'histoire globale, notamment avec la quasi-« sécession » de l'histoire qui se nomme elle-même connectée.

L'histoire connectée, défendue notamment par Sanjay Subrahmanyam, en critiquant la notion même de globalisation, dépasse la distinction/opposition entre définition par l'objet et définition par la méthodologie. C'est ainsi que Subrahmanyam « reste agnostique sur l'utilité du concept de globalisation », qu'il considère comme une « potion magique à fort contenu idéologique » et empreinte de téléologie et Frederick Cooper avance que « Subrahmanyam » considère l'approche en termes de système mondial comme mécaniste et impropre à saisir l'hétérogénéité et la dynamique d'un tel système spatial » (Cooper, 2001), aussi rejette-t-il l'expression même d'histoire globale. Cette différentiation/opposition entre l'approche jugée mécaniste de pans importants de l'histoire mondiale et globale et l'approche plus dynamique de l'histoire connectée recoupe la tension de nature épistémologique, classique quand il s'agit de comparer en histoire, entre analyse morphologique qui tend à la recherche d'invariants et qui culmine dans les projets du type « histoire univer-

selle » et approche diachronique qui s'attache à l'analyse des circulations, des contacts et des échanges historiquement situés.

Mais ce qui est en cause ici – j'y reviendrai – c'est non seulement le caractère opératoire de la notion de globalisation (dimension épistémologique) mais aussi la nature et la consistance même de l'objet « globalisation » (dimension ontologique).

Dans un registre moins tranché peut-être, chez P. Boucheron et R. Bertrand l'histoire connectée des « situations de contacts » est détachée du courant *mainstream* de la version « la plus globalisante » de l'histoire mondiale anglo-saxonne qui ne rend pas vraiment compte de la singularité, de la discontinuité et de la fluidité des situations, écrasées qu'elles sont en quelque sorte par le mega-objet homogène et continu qu'est la mondialisation/globalisation.

Ce « détachement » n'est pas seulement opéré chez ces auteurs à partir des oppositions objet vs méthode, ou approche systémique vs approche par les relations, il porte également sur la question des acteurs. R. Bertrand notamment insiste pour placer l'histoire connectée dans l'orbite des sociologies pragmatiques comme celle développée en France par Luc Boltanski, en opposant la prise au sérieux des acteurs, de leurs justifications et de « leurs registres d'entendement pratique » dans les situations de contacts par l'histoire connectée à la « passivité » des agents qu'il constate dans beaucoup de travaux d'histoire mondiale/globale qui se voient attribuer des propriétés à partir de comparaisons structurelles « en surplomb » qui déterminent des systèmes et des ensembles figés.

Cette quasi-autonomisation de l'histoire connectée chez R. Bertrand doit beaucoup aux particularités de l'historiographie française, marquée par l'empreinte de l'histoire sociale des *Annales* et par ses recompositions récentes qui insistent notamment sur une meilleure prise en compte des capacités des acteurs historiques (ce dont veut

rendre compte la notion d'*agency* qui vient d'Edward Palmer Thompson). L'histoire connectée serait ainsi la modalité de l'histoire globale la plus compatible avec cette tradition d'histoire sociale depuis longtemps ouverte aux grands espaces (avec, entre autres, Marc Bloch, Lucien Febvre et Fernand Braudel...) et devenue plus attentive aux acteurs et dont se réclament en France des historiens comme Romain Bertrand, Serge Gruzinski, ou encore Patrick Boucheron. Cette volonté de s'inscrire dans une tradition intellectuelle et disciplinaire nationale (avec le poids particulier des *Annales* dans l'historiographie française) traduit peut-être également un positionnement qui entend ne pas se réduire à « importer » sèchement des innovations « extérieures » et marquer ainsi des limites à la « globalisation historiographique »...

Il reste que les efforts de mise en cohérence et de labellisation de ces différentes approches de cette galaxie historiographique sont patents et que beaucoup de ces analyses n'affrontent pas directement le problème concernant la construction de collectifs stabilisés. Ce contournement a non seulement une signification épistémologique mais également une signification sociale dans la mesure où se revendiquer et être reconnu comme « historien du mondial/global » aujourd'hui procure une indéniable plus-value de « nouveauté » et a une force de légitimation non négligeable, non seulement au sein de la communauté des historiens professionnels mais également dans le monde académique en général. Ainsi en France certaines traductions institutionnelles de l'histoire globale peuvent être relativement favorisées comme les programmes de recherche contractualisés qui privilégient les thématiques « de politique étrangère, de relations internationales, de « gouvernance globale », de « géopolitique » ou d'économie internationale » (Bayart, 2008: 206), mais ce n'est pas encore le cas pour les postes, les chaires, les cursus de formation ou les départements d'études, selon Caroline Douki et Philippe Minard,

l'université française restait encore (en 2007) « une institution rétive à l'ouverture internationale, en comparaison avec d'autres pays » (Minard & Douki, 2007: 10). Olivier Grenouilleau va même jusqu'à se demander si la question de savoir si la forme théorique (historiographique) qu'a pris

le débat sur les mondialisations ne constituait pas qu'un moyen de se positionner par rapport à des modes et à des stratégies de carrière ne recoupant que d'assez loin de véritables clivages intellectuels (Grenouilleau, 2010).

Selon lui, les enjeux intellectuels et de savoir ne seraient donc que des paravents pour cacher des enjeux institutionnels et de pouvoir.

Les traditionnelles protestations de précaution pour assurer qu'il ne s'agit en aucun cas de fabriquer une école (ou un courant) d'historiens du global ne changent rien à la volonté de réunir tout de même ces approches sous un même label et de les considérer comme les « différentes facettes d'un tout », comme des sous-courants d'un même ensemble (Chloé Maurel). C'est ainsi également que Romain Bertrand, un des principaux « représentants » en France de l'histoire connectée, tout en constatant que « l'oscillation entre les expressions de *world history* et de *global history* » est source de confusion, n'en admet pas moins « que les divergences paradigmatiques entre les deux écoles se révèlent au final minimales en comparaison de leurs points de convergence » (Bertrand, 2010: 366). Il est difficile, en historiographie comme ailleurs, d'ignorer ce type de croyance en une identité commune minimum partagée par un collectif d'acteurs, croyance qui est un puissant facteur des recompositions des paysages historiographiques.

L'incertitude sur la caractérisation et sur la singularisation est certes commune à tout processus d'émergence, d'affirmation et de légitimation scientifique et sociale d'un champ disciplinaire, elle peut être également interprétée comme un symptôme de « l'instabilité du moment historiographique contemporain » (Douki & Minard, 2007), il reste que pour sortir de cette « polysémie conflictuelle » et donner corps à cette labellisation et à cette légitimation, il faut dégager un minimum de positions communes, les « points de convergence » évoqués par R. Bertrand. De quelle nature peuvent-ils être ?

4. Un changement d'échelle ?

Le principal élément commun à toutes ces démarches d'histoire mondiale/globale pourrait avoir trait à la question de l'échelle d'analyse. L'échelle du monde semble s'imposer désormais comme une échelle pertinente d'analyse, voire pour certains comme l'échelle la plus pertinente, emportant dans son bagage méthodologique les notions centrales de comparaison et de connexion. C. Douki et P. Minard insistent sur ce souci commun à l'histoire mondiale et à l'histoire globale de « dépasser le compartimentage national des recherches historiques, pour saisir tous les phénomènes qui excèdent les frontières étatiques ». Seule la prise en compte de l'échelle mondiale pourrait permettre de pleinement saisir les phénomènes d'interrelation et de connexions invisibilisés par les frontières étatiques et de rompre ainsi avec ce que beaucoup d'historiens se réclamant de l'histoire globale appellent le « nationalisme méthodologique » (Dumitru, 2014).

Dans cette perspective, comme le défend P. Boucheron, « le monde n'est pas un objet en soi de la recherche historique mais l'une des échelles à partir desquelles s'observe tout type d'objet » (Boucheron, 2014: 140), position qui est une autre déclinaison de la singularisation de l'histoire globale par la méthodologie.

La question des échelles de l'analyse est un grand classique des

discussions historiographiques, remis au goût du jour à partir des années 1980/1990 avec la *microstoria* italienne. Lors des débats sur la *microstoria*, Jacques Revel avait posé la question à propos des échelles d'analyse : « que se passe-t-il si, par hypothèse, on modifie les conditions de l'observation et de l'analyse qu'elles rendent possible ? » (Revel, 1996). Il plaidait alors, avec d'autres, pour utiliser les jeux d'échelle et la variation de focale comme ressource pour « la construction d'objets complexes ». De son côté S. Subrahmanyam déclare que l'histoire globale « n'est pas vouée – c'est ma profonde conviction – à remplacer l'histoire faite à une échelle régionale, nationale ou continentale, mais à la compléter », sinon à y « trouver de nouvelles synergies » (Subrahmanyam, 2014). La plupart des historiens français intervenant sur l'histoire globale insistent également sur la nécessité de faire jouer les échelles et varier les focales d'analyse, du local au global et prônent la complémentarité et l'intégration des différents niveaux d'observation des phénomènes historiques. Ce qui après tout relève, comme le remarque P. Boucheron, du savoir-faire ordinaire de l'historien, qu'il se réclame de l'histoire globale ou pas : « Jouer à la fois du local, du régional, du national et du global revient au fond à faire son métier d'historien ». Comme les usages du label « microhistoire globale » (Bertrand & Calafat, 2018) en attestent, il n'y a donc pas lieu d'opposer histoire globale et *microstoria* et le même P. Boucheron peut affirmer que « la World History pourrait bien être la poursuite de la *microstoria* par d'autres moyens » ; selon lui, avec l'approche globale, « il ne s'agit de rien d'autre que de l'élargissement du questionnaire des historiens, relançant son désir de savoir ». L'histoire qui serait globale toute entière, par définition, en somme. Ce qui pourrait apparaître comme une singularité (épistémologique ou méthodologique) est dans les deux cas ainsi « naturalisé » en position commune au travail de l'historien, ce qui est certes une manière d'assurer une très forte

légitimation aux démarches de l'histoire globale mais aussi d'en « diluer » en quelque sorte la spécificité. Et quand Roger Chartier dans un article de 2001 (Chartier, 2001) cite Paul Ricoeur (2000) pour défendre l'égalité épistémologique des différentes échelles d'analyse : « À chaque échelle on voit des choses qu'on ne voit pas à une autre échelle et chaque vision a son bon droit » écrit Ricoeur, c'est encore une fois une position que peuvent adopter de nombreux historiens, peut-être parce qu'elle semble ressortir au seul niveau méthodologique.

Ricoeur cependant ne s'en tient pas à cette seule idée d'égale légitimité de chaque vision, il défend également deux autres positions qui dépassent la seule dimension méthodologique. La première de ces idées est celle de « l'absence de commensurabilité des dimensions » ; en changeant de focale, on n'opère ni réduction ou agrandissement de l'objet, on établit des « enchaînements différents en configuration et en causalité ». Ce qui implique que les histoires faites à des échelles différentes sont incommensurables ou dans tous les cas difficilement commensurables, la vision linéaire et continu par étagement des niveaux correspondant aux différentes échelles, s'en trouve invalidée : le réel historique est, dans cette perspective, discontinu et ne peut pas être saisi par hiérarchie des points de vue. Ces remarques ressortissent plutôt à une réflexion de type épistémologique, voire ontologique. Les partisans de l'histoire connectée en tire argument pour critiquer l'histoire globale dominante réputée continuiste et homogénéisatrice, portée à manier des catégories larges fondée sur l'analyse de données sérielles.

La deuxième idée développée par Ricoeur – qui reprend et développe, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, des propositions de Bernard Lepetit – est de lier la question de l'échelle (et de ses variations) à celle des acteurs (déjà rencontrée tout à l'heure) en s'interrogeant sur la pertinence de l'échelle d'analyse pour les acteurs et pas seule-

ment pour le chercheur. Mise en rapport avec la prise au sérieux des ressources de réflexivité des acteurs sociaux, la notion de variation d'échelles y acquiert, chez Ricœur, une amplitude qui excède de beaucoup son acception spatiale restreinte, en y intégrant notamment l'échelle des modèles temporels de l'action sociale, celle des sens différents du temps à l'œuvre dans l'action sociale. Ce qui permet à Ricœur de lier la question des échelles à celle de la reconstruction incessante du passé dans les présents des acteurs sociaux et dans ceux des historiens eux-mêmes, puisque le passé, qui a été un présent pour les acteurs du passé, est toujours réinterprété imparfaitement par les acteurs successifs dans leur propre présent, y compris par l'historien. Un des enjeux de cette extension et de ce déplacement du contexte d'usage de la notion de variation d'échelles chez Ricœur est de relativiser la rupture entre les interprétations indigènes des acteurs ordinaires et celles de l'historien. La question au premier abord méthodologique des échelles en histoire se charge d'un nouvel enjeu épistémologique, celui, classique en sciences sociales, des rapports entre le niveau *etic* de l'analyse (le discours distancié du chercheur) et du niveau *emic* (le langage et les interprétations des acteurs « indigènes » ; Pike, 1967²: 37 sv). Les choix de gestion du rapport entre les deux niveaux peuvent bien sûr être différents, même si, par exemple, sans vouloir choisir entre ces deux niveaux, Carlo Ginzburg propose de « conjuguer ces deux aspects en une sorte de rigueur élastique » (Ginzburg, 2003: 126-127).

Ce questionnement épistémologique est repris par R. Bertrand pour l'histoire globale, il se demande quelle est la pertinence de l'échelle globale pour les acteurs des connexions au long cours de l'âge moderne qu'il étudie. Il doute qu'on puisse, sans anachronisme, parler pour ces derniers d'une « conscience de la globalité ». Aussi l'historien, dans cette perspective, ne doit-il pas prendre en compte le global comme un niveau autonome d'analyse, mais se concentrer sur

l'analyse des connexions reconnues et réfléchies par les acteurs eux-mêmes. Où l'on retrouve, sur cette question de la prise en compte des acteurs et de leurs interprétations du monde social, une divergence entre histoire mondiale « globalisante », plus centrée sur le niveau *etic* et histoire connectée « relationnelle » soucieuse de retrouver le niveau *emic* des situations comme condition de toute montée en généralité. Cette mise en rapport entre la question de l'échelle d'analyse et celle des acteurs implique également de « socialiser » la première qui ne saurait être réduit à un outil « technique » socialement neutre : quel est l'espace social propre au global ?

La question de l'échelle reste bien le « serpent de mer théorique de l'histoire globale » (R. Bertrand), il n'est donc pas sûr qu'elle soit un élément clé de la singularisation de l'histoire globale. Outre qu'il existe un large consensus sur l'idée que les « jeux d'échelles et les variations de focale » font partie de la boîte à outils commune des historiens, cette question implique d'autres enjeux de nature épistémologique (comme celle des acteurs) ou méthodologique (comme celle des archives) qui en quelque l'englobent et lui enlèvent en partie sa pertinence de distinction.

La question de la singularisation et de l'autonomie théorique des travaux labellisés « histoire globale » peut-être approfondie au regard de l'examen de l'idée de « tournant global » qui en dépend.

5. Un tournant global ?

La thèse d'un « tournant global » en histoire et plus largement en sciences sociales est argumentée par la mise en relation quasi causale de la montée du global dans les différentes disciplines avec les contextes dans lesquels cette montée s'inscrit. L'histoire devient globale parce que le monde est devenu global à partir de la fin des années 1980. C'est ainsi qu'Alain Caillé et Stéphane Dufoix (Caillé & Dufoix, 2013) invoquent pêle-mêle pour « expliquer » ce qu'ils appellent

le « moment global des sciences sociales » : la chute du mur de Berlin, l'éclatement de l'URSS, l'indépendance de nombreux pays issus de l'ancien bloc soviétique, la première guerre du Golfe, mais aussi apparition de nouvelles techniques informatiques et de télécommunication telles que le lancement de la version 3.0 de Windows en 1990 ou l'invention du world wide web par Tim Berners-Lee en 1991. La concomitance entre réalités et discours, entre réalité et conscience de la réalité vaut ici corrélation.

6. L'histoire globale comme « conscience historique » de la globalisation ?

La mise en relation directe entre les évolutions de l'historiographie et le macro-contexte économique, social, politique et intellectuel et l'idée que l'histoire se redéfinit par rapport à la société et à ses mutations n'est évidemment pas propre à certains « théoriciens » du tournant global et ce n'est pas une nouveauté dans le domaine de l'historiographie, comme dans celui plus large de l'histoire intellectuelle. Comme l'écrit François Chaubet : « le plus grand défi d'une histoire intellectuelle reste de rapporter des œuvres à un contexte historique donné et aux interrogations d'une époque afin de les éclairer correctement » (Chaubet, 2009).

Les démarches de contextualisation explicative postulent un contexte « réel » extérieur à toutes les constructions langagières (dont l'histoire) destinées à rendre compte de cet « extérieur ». Mais n'est-ce pas la réalité que les acteurs historique se forgent eux-mêmes pour agir qu'il faut d'abord essayer de retrouver pour comprendre leurs logiques d'action ?

Ces démarches de « corrélation contextualisante » opèrent une sorte de court-circuit théorique en tendant à faire de l'histoire la « conscience de son époque », parce qu'elle refléterait l'expérience historique telle que la vivent les acteurs, or cette assimilation entre

vécu de l'historicité par les acteurs et productions historiennes est elle aussi sinon postulée, mais dans tous les cas non interrogée. En érigeant l'analyse du macro-contexte en méta-discours de l'histoire de l'histoire ces démarches opèrent une rationalisation rétrospective et une sorte de déterminisme « au carré » : le type d'histoire qui se fait ne pouvant que « correspondre » à l'époque, voire la refléter. Concernant l'histoire-monde, cette correspondance semble « naturelle » tant l'homologie de sens est forte entre réalité du monde actuel (un monde globalisé), conscience de cette globalité (au moins de la part des historiens) et histoire globale. Rarement un courant historiographique n'aura bénéficié d'une telle homogénéité de sens entre son contexte, ses propositions et sa labellisation, en particulier parce que le global est aussi une catégorie étroitement imbriquée dans notre présent qui a une charge temporelle presque autant que spatiale : où le « tournant global » rejoint le « tournant spatial » (Torre, 2008)...

Dans tous les cas, dans ce type d'analyse, si l'emphase sur le contexte réduit les logiques intellectuelles à n'être que des effets, c'est l'efficace propre de ces dernières qui peut s'en trouver affaiblie voire disqualifiée.

L'explication de l'historiographie par les macro-contextes a été ironiquement critiqué par Paul Veyne, plutôt conforté sur ce point par Raymond Aron : « La connaissance historique naît d'une activité strictement intellectuelle et n'exprime pas (ou n'exprime pas nécessairement) la conscience historique d'une époque » écrit ce dernier (Veyne, 1971: 102; Aron, 1971: 1329-1330). Marcel Gauchet va dans le même sens : « la compréhension contextuelle » n'est-elle pas « toujours vouée à dissoudre les œuvres dans un environnement qui, en réalité, n'en rend pas compte » (Gauchet, 1999) ? De même que Gabrielle Spiegel, du côté de l'historiographie anglo-saxonne, qui

note : « en érigeant les forces sociales, économiques ou démographiques à l'œuvre en " causes " des transformations de la vie intellectuelle, on contourne nécessairement les divers niveaux de médiation entre le social et le culturel » (Spiegel, 2010: 18). L'absence d'analyses précises et situées de ces « médiations » évoquées par G. Spiegel fragilise incontestablement la justification d'un tournant global par le contexte extérieur général.

Les analyses de François Hartog concernant la « correspondance » entre « régimes d'historicité » et « régime historiographique », entre rapport social au temps, (i.e. les modes d'articulation des catégories du passé, du présent et du futur) et type d'écriture et de connaissance historiques (Hartog, 1995) semblent s'inscrire dans une perspective proche de ces explications par le macro-contexte. Mais dans les propositions de F. Hartog, le déplacement conceptuel par rapport aux démarches de « contextualisation » externe comme me semble cependant changer la nature de la contextualisation. Pour prendre un exemple chez Nora : en quoi la guerre de 1914-1918 et la crise de 1929 impliquent-elles l'histoire structurale des *Annales* ? L'analyse ressortit ici à une pratique « sauvage » de la concomitance. Chez Hartog, la relation est faite entre deux « objets » qui interagissent l'un sur l'autre, parce qu'ils thématisent tous les deux la question du temps. Si l'objet véritable de l'histoire est le temps (souvent désigné par le terme de « changement », l'histoire « science du changement »³) alors l'histoire qui s'écrit et le rapport social au temps sont dans une relation d'interdépendance et pas seulement de reflet puisque les manières de faire de l'histoire participent à la construction de « l'image subjective » de l'inscription dans l'histoire que se font d'elles mêmes les sociétés et donc du rapport social au temps. Cette relation ouvre donc sur la dimension performative de

³ « L'histoire est par essence science du changement » (Bloch, 1990: 150-151).

l'historiographie, et sur la fonction sociale et les usages publics de l'histoire.

Dans la perspective des analyses de François Hartog, le régime d'historicité contemporain, qui peut être également défini comme la « conscience de soi d'une société », serait devenu non seulement présentiste mais globalisant (je n'ose pas dire globaliste !). La notion de régime d'historicité en travaillant sur les formes de temporalités en interaction avec les écritures du temps peut donc constituer un ces outils de « médiation » entre « macro-contexte » et historiographie, un outil qui reste cependant à être mis à l'épreuve d'analyses empiriques.

« Le recours au régime d'historicité », écrit Hartog,

ne prétend évidemment pas être la solution, le lapin sorti du chapeau, mais il pourrait permettre de commencer à travailler, en s'attachant aux écarts et aux ajointements des formes de temporalités, ici et là: aux interactions, aux imbrications, aux recouvrements, aux télescopages, aux décalages, aux décrochements des régimes d'historicité. À articuler, vieux rêve, espace et temps (Hartog, 2009).

Cette mise en corrélation entre monde globalisé et histoire globale n'en reste pas moins problématique, et ce d'autant plus que le diagnostic même d'un monde uniformément mondialisé et globalisé, en dehors des critiques déjà anciennes de la notion de « village global », ne fait pas l'unanimité chez les historiens.

Frederick Cooper par exemple fait valoir que « nombre de ceux qui développent le discours font reposer l'essentiel de leur argumentation (normative) sur le postulat que la mondialisation est : réelle, inévitable, en marche », ce qui l'expose au risque de téléologie, les éléments d'explication retenus étant précisément ceux qui « prou-

vent » ce processus inéluctable. Or F. Cooper fait remarquer que la mondialisation touche inégalement les différentes parties de la planète. Même critique chez Jean-François Bayart pour qui « de larges parties du monde restent à l'écart ou, pour le moins, en profond décalage avec ce qui constitue le cœur de la globalisation » (Bayart, 2004: 8). Comme l'histoire globale a tendance à s'intéresser à ce qui globalise, « ceux qui sont le moins connectés apparaissent beaucoup moins » fait remarquer Hervé Inglebert (Inglebert, 2015). Et c'est encore Blaise Wilfert-Portal qui prend ses distances avec « une représentation totalement fluide du monde » uniformément globalisé en rappelant que « la perspective transnationale insiste bien sur la nécessité de penser l'importance des frontières » et « la prégnance des processus de territorialisation » (Wilfert-Portal, 2013). Ces réticences à l'endroit d'une vision du monde uniformisé par la mondialisation se retrouve en histoire des techniques, Liliane Perez et Catherine Verna rappellent que si des transferts ont eu lieu à l'échelle des continents, « il serait erroné de les réduire à un processus de mondialisation ou d'uniformisation » (Hilaire-Pérez & Verna, 2009: 30).

La vague de la globalisation ne signifie pas que l'échelle de l'état-nation ait épuisé ses vertus heuristiques : « au-delà des histoires globale, impériale, océanique, qui sapent ou nient l'utilité d'une histoire nationale », écrit Stephen W. Sawyer, « il subsiste, au sein de l'histoire globale et impériale, toute une série de questionnements qui peuvent trouver une réponse – toujours partiellement – à l'échelle de la nation » (Sawyer, 2014). Il ne s'agit donc pas de remplacer les romans nationaux par un « roman global » qui chercherait dans les épisodes de contacts de la « première mondialisation » des précédents et des étapes à un processus homogène et continu d'une globalisation (faut-il dire néo-libérale ?) inéluctable (Bertrand, 2013b), un genre de thèse qui « flirte » avec celle de la « fin de l'histoire » de Francis Fukuyama ...

L'hypothèse peut donc être avancée d'un effet de surdétermination de l'idéologie de la globalisation pour justifier la thèse selon laquelle l'histoire globale serait l'histoire « adaptée » à notre monde, puisque le fondement contextuel, disons réel, même de la corrélation postulée entre le monde et l'historiographie globale peut être remis en cause.

L'examen des évolutions internes de la discipline offre-t-il d'autres éléments d'explication de la montée de l'histoire globale ? L'analyse séparée des facteurs contextuels « externes » et des facteurs internes à la discipline est bien sûr un procédé d'exposition, les deux types de facteurs étant toujours pris en compte et interagissant l'un sur l'autre... Il reste que la combinaison entre le contexte et les évolutions disciplinaires internes reste un des problèmes discutés en histoire intellectuelle dont relève l'historiographie.

7. Du tournant culturel au tournant global ?

Dans quelle mesure donc les évolutions internes de la discipline peuvent-elles être prises en compte pour expliquer la montée des approches mondiales et globales ? Dominique Kalifa, dans un article de 2012, que j'ai déjà évoqué en introduction, concernant le bilan de l'historiographie française du culturel, avance l'idée d'un changement de paradigme en histoire autour des notions de *world*, de *global* ou de *connected history* qui succéderait ainsi au « tournant culturel » dominant dans la discipline au plan mondial comme au plan français. Selon D. Kalifa il a existé un « moment » histoire culturelle, que l'on peut dater en France de l'extrême fin des années 1980 au milieu de la décennie 2000 et ce moment est, selon lui, terminé, l'auteur évoquant « l'asthénie épistémologique du secteur » de l'histoire culturelle. « *Le culturel, pour le dire autrement, a donné ses fruits* » écrit D. Kalifa. Parmi les éléments d'évolution interne de la vaste galaxie

de l'histoire culturelle qui ont sans doute contribué aux rendements décroissants de ses innovations, il y a les vifs débats et controverses concernant le *linguistic turn*, considéré comme partie prenante du tournant culturel et dont la stigmatisation épistémologique a été vivement menée par nombre d'historiens au nom de la lutte contre le relativisme. Ces débats ont repris à nouveaux frais des discussions anciennes sur l'objectivité et la vérité en histoire. Il est cependant difficile d'établir un lien entre cette inflexion anti-relativiste et plus généralement entre ce qui serait l'épuisement du « paradigme culturel » et la montée de l'histoire globale. Faut-il alors, avec D. Kalifa, se contenter, en guise de « logique interne » des changements historiographiques, du constat que « L'histoire a en permanence besoin d'horizons innovants pour maintenir l'écart signifiant entre le passé et le présent » ? L'analyse de D. Kalifa n'est bien sûr pas strictement internaliste, comme d'autres il avance des éléments de contexte pour expliquer cette évolution. Selon lui, le contexte intellectuel et politique du « moment culturel » marqué par le déclin progressif du marxisme et du structuralisme, la crise du modèle fordiste et une certaine acception du postmodernisme a changé. Le nouveau contexte serait marqué par de nouveaux pôles extra-occidentaux d'impulsion de la dynamique historiographique contemporaine ; sont ainsi évoqués les mondes indien, chinois, africain, latino-américain. C'est ce qui provoquerait la prise de distance par rapport à l'histoire culturelle trop strictement nationale et un changement de paradigme dans la discipline avec la montée d'approches de plus en plus globalisées considérées comme des dépassements des histoires culturelles nationales-centrées. Ce type d'analyse, malgré les précautions de l'auteur, est assez proche d'une historiographie des « tournants » qui se succéderaient par épuisement ou normalisation épistémologique du tournant précédent et en s'adaptant aux différents contextes, même si là encore le lien entre contextes et positions intellectuelles reste

peu analysé, et si la caractérisation même du contexte invoqué (l'irruption de nouveaux acteurs historiographiques non occidentaux) mériterait d'être développées.

Parmi les autres filiations « internes » mobilisées pour rendre compte des succès de l'histoire globale il y a le lien établi entre cette dernière et des courants novateurs comme les *postcolonial studies* et les *subaltern studies* qui se sont affirmés à partir des années 1980/1990 sur la scène historiographique internationale. Cette filiation est justifiée par une volonté commune d'en finir avec l'eurocentrisme du récit occidental du progrès modernisateur, véritable mythe qui « hiérarchise les « Autres » de l'Occident en les essentialisant » (Jacques Pouchepadass) et qui est érigé en étalon du développement des sociétés extra-européennes⁴. Cependant la réception des *subaltern studies* et des *postcolonial studies* en France est inégale et parfois très critique. C'est ainsi que Jean-François Bayart (Bayart, 2009) souligne non seulement l'hétérogénéité des courants postcoloniaux mais également leur ambivalence sur la question de l'eurocentrisme puisque certains théoriciens du postcolonialisme récusent complètement la « violence épistémique de l'Occident » (Gayatri Chakravorty Spivak) et que d'autres, comme Dipesh Chakrabarty, tout en appelant à « provincialiser l'Europe », considèrent que la pensée européenne est « un don qui nous a été fait à tous ». Cette tension entre visée universaliste et essentialisation identitaire du subalterne ou de l'indigène colonisé qui marque les *postcolonial studies* rend du même coup plus difficile leur intégration dans une généalogie anti-eurocentrique de l'histoire globale. L'autre difficulté pour établir une filiation épistémique entre *postcolonial studies* et

⁴ Sur l'eurocentrisme de l'histoire et des sciences sociales occidentales voir, entre autres, les développements d'Alessandro Stanziani dans *Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale* (Stanziani, 2018). Par ailleurs, le livre de Jack Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* (Goody, 2010 ; édition originale en anglais 2006), est devenu une référence très discutée sur ce sujet.

histoire globale est le doute porté sur la capacité de ces dernières à être un outil efficace pour « *analyser les stratégies de pouvoir mondialisées d'un impérialisme désormais sans identité nationale et dépourvu de centre* », comme l'avancent Michael Hardt et Toni Negri dans leur livre *Empire* paru en 2000 (Hardt & Negri, 2000). D'autres auteurs au contraire pensent que « les discours et les pratiques du capitalisme global contemporain ne font que prolonger ceux des formes historiques de l'impérialisme occidental » (Pouchepadass, 2007: 186), la critique postcoloniale resterait donc pertinente pour analyser les nouvelles politiques de pouvoir globales de notre temps (voir l'appellation *transcolonial studies*).

D'autres difficultés à établir un critère de singularisation commun aux courants de l'histoire globale sur la question du rejet de l'eurocentrisme surgissent quand Jean-Frédéric Schaub, par exemple, signale que « Lorsque la dénonciation de l'eurocentrisme se cristallise comme réflexe académique, cela revient à imposer à l'Occident le traitement que la critique postcoloniale reprochait aux Européens d'appliquer à l'Orient » (Schaub, 2017), ne veut-il pas indiquer que cette critique « académique » peut porter un nouveau grand récit « globalisé » et « mondialisé » à prétention universalisante pas si éloigné de l'ancien « grand récit » de l'occidentalisation de la planète ? Krzysztof Pomian ne dit pas autre chose à propos de l'histoire-monde : « Qu'une telle histoire universelle prenne le contre-pied de ses versions traditionnelles avec leur eurocentrisme ne la rend ni radicalement différente de celles qui l'ont précédée ni meilleure » (Pomian, 2009).

Plus encore, sur cette question du rejet de l'eurocentrisme qui semble faire consensus et constituer un des « bons » critères pour caractériser et « unifier » le changement historiographique provoqué par les travaux de la galaxie de l'histoire globale, demeurent

également des divergences au sein même de cette galaxie. Par exemple, R. Bertrand avance que, paradoxalement, une part importante de l'histoire globale anglo-saxonne est « une critique profondément *européenne* de l'eurocentrisme » car elle « s'appuie de façon exclusive sur des sources en langues européennes », aussi, ajoute-t-il, dans ses déclinaisons dominantes, la « *global history* participe encore et toujours de l'histoire européenne » (Bertrand, 2013). De la même façon la critique de Sanjay Subrahmanyam contre le livre collectif dirigé par P. Boucheron, *Histoire mondiale de la France* (2017), taxé de « crypto-nationaliste » par Subrahmanyam⁵, peut dérouter tant le livre a été dénoncé par les polémistes identitaires français – comme Éric Zemmour ou Alain Finkielkraut – pour avoir dissous la spécificité française dans le mondial : jusqu'où pousser le curseur dans le sens de la « dénationalisation » et de la « déseuropéanisation » de l'histoire ?

La réaction de Jürgen Osterhammel, qui a écrit une Histoire globale du XIXe siècle (Osterhammel, 2009) et qui a été critiquée pour son eurocentrisme répond en partie à cette interrogation :

Mes propos sur l'importance particulière de l'Europe au XIXe siècle ont en effet été critiqués par ceux qui nous exhortent à travailler toujours et partout sur la « provincialisation de l'Europe ». Un tel point de vue me semble dogmatique et anhistorique. L'anti-eurocentrisme peut aussi se muer en idéologie. Le pouvoir relatif de centres militaires et économiques doit être abordé comme une variable (Deluermoz & König, 2013: 138).

⁵ « La contribution originale de Patrick Boucheron à ce débat reste pour moi un mystère. Elle ne s'exprime certainement pas au niveau de la méthodologie, car son *Histoire mondiale de la France* (1) n'est pas un livre novateur de ce point de vue. Je trouve qu'il est crypto-nationaliste, et même qu'il joue sur tous les tableaux » (Subrahmanyam, 2018: 14-15).

Sur la question des sources, la volonté de mettre en rigoureuse symétrie épistémologique sources européennes et sources extra-européennes (d'où la célèbre expression « l'histoire à parts égales » qui a donné le titre du livre issu de la thèse de R. Bertrand), cette volonté est devenue un des arguments clés pour opposer l'histoire connectée à l'histoire globale *mainstream*.

La notion de « tournant global » permet-elle cependant de rendre compte de toute cette diversité historiographique conflictuelle ? Je reviendrai, pour essayer de répondre à cette question, sur le problème de la périodisation en historiographie puisque la notion de tournant ressortit au pôle « discontinuiste » des réflexions sur cette périodisation.

8. Le « tournant global » : une question de périodisation en historiographie

Les problèmes de périodisation en historiographie sont les mêmes que ceux qui agitent l'histoire intellectuelle autour des vieux dualismes structurants comme ceux de continuité/discontinuité ou encore internalisme/externalisme et leurs diverses variantes⁶ ou de notions à spectre large comme celles de paradigme, de contexte ou de tournant. On décalquerait ainsi les critères de découpage de l'historiographie à partir du type d'histoire que l'on promeut. Les dosages sont pratiquement infinis entre plus ou moins d'histoire sociale, plus ou moins d'histoire « purement » intellectuelle, plus ou moins de sociologie des sciences, etc. À chaque fois on reste pourtant le plus souvent dans l'espace de pensée délimité par ces dualismes notion-

⁶ Roger Chartier signale par exemple (Chartier, 2012: 801) parmi les oppositions de notions classiques en histoire des idées celles de « référentiel vs référent, écart énonciatif vs forme d'énonciation, réseau théorique vs système de concepts, champ de possibilités vs cohérence thématique ou philosophique ». Voir également : Dosse, 2003 ; Chaubet, 2009.

nels, les analyses entrecroisant inégalement des éléments des pôles internaliste (les œuvres, les idées...) et externaliste (le milieu social, le contexte, les institutions, les réseaux...) et des pôles continuiste et discontinuiste ; et ce malgré l'invocation devenue presque rituelle de la figure rhétorique du « dépassement » de ces dualismes réputés stériles...

Le choix de l'historicisation permet d'éviter de réduire les évolutions historiographiques à la seule extension du « territoire de l'historien » en termes d'objets et de domaines⁷ en postulant que la même méthode s'appliquerait à des objets de plus en plus diversifiés, position qui a un évident effet continuiste en réduisant les ruptures et tournants proclamés à des postures rhétoriques (ce qu'elles peuvent être bien sûr...) et qui, paradoxalement peut-être, suppose une continuité d'essence dans le faire de l'histoire réduit à la « méthode », ce qui ressortit plutôt à une démarche de type philosophique et au final déshistorisante... Des positions qui inscrivent l'histoire globale/mondiale dans le long processus d'allongement du questionnaire historien peuvent exposer, à mon sens, à ce type de déshistoricisation. On retrouve donc le problème (l'aporie ?) classique de la difficile articulation entre approche de type morphologique (recherche d'invariants) et approche contextualisante.

En historiographie, le jeu peu ou prou à somme nulle de la balance entre continuités et discontinuités traduit peut-être la persistance d'une sorte d'habitus professionnel continuiste induit par la lourde imposition en histoire de la « forme chronologique » de la pensée (un avatar de « l'idole chronologique » de François Simiand en quelque sorte). Pour sortir de cet exercice d'équilibriste, est-il possible de cerner un/des critère(s) dominant(s) (décisif(s)) pour se pro-

⁷ C'est la position de Marcel Gauchet : « La dynamique de la discipline est commandée, dans la durée, par la recherche d'un élargissement de l'objet historique et des sources à interroger » : Gauchet (Marcel), « L'élargissement de l'objet historique » (Gauchet 1991: 136).

noncer sur la réalité d'une rupture ou d'un tournant historiographique ?

Dans un article de 2007 consacré à la notion de « révision » en histoire Gabrielle Spiegel propose d'utiliser l'analyse de l'opération historiographique par Michel de Certeau pour penser les ruptures historiographiques, en prenant l'exemple du *linguistic turn* qu'elle considère comme un « *phénomène historiographique de révision à la fois psychologique, social et professionnel dans ses éléments constitutifs* ». Gabrielle Spiegel constate que tous les éléments de l'opération historiographique définis par Michel de Certeau sont affectés : 1) la « place » (le recrutement social, et donc le monde social dans lequel les historiens sont recrutés, les institutions), 2) les « procédures » propres à la discipline de l'histoire en tant que profession et ses ressources conceptuelles et 3) le « texte » (l'écriture, la dimension littéraire). Ce sont les changements concomitants dans ces trois domaines qui constitueraient les critères pour juger de la « transformation si profonde de la nature et de la compréhension du travail historique, en pratique comme en théorie » qui s'est produite « sous la bannière du « tournant linguistique », du « poststructuralisme » ou du « postmodernisme » ; en bref il s'agirait d'une véritable rupture et d'une « événementialisation historiographique » à l'œuvre. L'avantage de la proposition est de tenter de penser le changement historiographique dans ses dimensions à la fois cognitives, intellectuelles et sociales. Cette analyse pourrait être encore élargie à la lumière de la reprise par Paul Ricœur, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), des propositions de Certeau. Les trois phases enchevêtrées qu'il distingue, celle du moment documentaire, celle de l'explication/compréhension et celle de l'écriture pour caractériser l'opération historiographique peuvent fournir des cadres complémentaires pour prendre la mesure des changements dans le domaine des sources mobilisées, des manières d'expliquer et de comprendre et

des modalités scripturaires de l'exposition des résultats. À un niveau supérieur d'analyse la nouvelle économie de l'opération historiographique que Ricœur propose, en la plaçant en tension entre une phénoménologie de la mémoire (avec la thèse de la fonction matricielle de la mémoire pour l'histoire) et une eschatologie de la mémoire (avec comme horizon d'accomplissement le « pardon difficile »), permet de lier ensemble les évolutions historiographiques concernant les objets, celles qui touchent l'épistémologie et celles qui relèvent de la fonction sociale de l'histoire (y compris dans sa dimension morale et politique) (Delacroix, 2013: 47–64). Ainsi, plus que le choix d'un type d'histoire dominant, c'est bien l'analyse épistémologique, en déterminant ce qu'est l'opération historiographique dans sa spécificité, qui fixe du même coup le cadre de l'examen des critères de son historicisation. Dans quelle mesure ces critères appliqués au phénomène d'affirmation de l'histoire globale/mondiale peuvent-ils être opératoires pour diagnostiquer ou pas un changement historiographique majeur ? On retrouve, exprimée dans d'autres termes, la question de P. Boucheron : en quoi « l'intérêt croissant pour des phénomènes affectant le monde dans sa totalité [...] influe sur nos pratiques d'historien » ?

Les critères retenues par Gabrielle Spiegel (à partir de Certeau) ou ceux dérivés des analyses de Ricœur pour décider si des manières de faire de l'histoire initient et instaurent un « tournant historiographique » sont plus exigeants que la « thèse » de l'allongement du questionnaire et du territoire de l'historien, plus exigeantes également que l'idée des innovations nécessaires pour que l'histoire avance (D. Kalifa) ou même que celle, plus élaborée peut-être, défendue par Giorgio Riello, selon laquelle l'originalité de l'histoire globale réside dans « la manière dont les questions sont posées et les explications élaborées, plus que dans leur contenu : la grande vertu de l'histoire globale, c'est de faire exploser (plutôt qu'imploser) nos

questionnements » (Riello, 2007).

Concernant le monde social (la sociologie) des historiens du global et les aspects institutionnels, plusieurs études documentent ces aspects pour le monde anglo-saxon, mais pas encore, à ma connaissance, pour la France. Quand Sanjay Subrahmanyam, par exemple, évoque ce qui serait une forme d'impérialisme intellectuel de la part des chercheurs en histoire mondiale du *National Bureau of Economic Research*, il utilise un élément de la sociologie de la profession pour dénoncer une idéologie de la mondialisation. Dans ce domaine les remarques de D. Kalifa (Kalifa, 2012) sur la nouvelle place des historiographies non occidentales dans l'innovation historiographique peuvent également s'avérer pertinentes.

Plus généralement, la sociologie des historiens est-elle un élément de singularisation de l'histoire globale ? Il faudrait des travaux empiriques plus complets sur la sociologie des communautés d'historiens, sur les institutions et les associations défendant ces approches globales en histoire pour répondre à cette question... Quant à la prise en considération des changements concernant la « fonction sociale » de l'histoire, l'histoire globale, dans toutes ses composantes, par la prise en compte du monde pour comprendre les réalités à tous les niveaux qu'elle implique, apparaît comme un instrument indispensable pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Serge Gruzinski rappelle par exemple simplement que pour comprendre la dite « crise des réfugiés » en Europe, il faut connaître les mondes qu'ils fuient (Gruzinski, 2015).

Il faudrait déclinier les différentes phases de l'opération historiographique de Ricœur au regard des apports et éventuelles innovations de l'histoire globale/mondiale pour pouvoir se prononcer complètement sur les effets de rupture de ces apports.

Pour ma part, ici, je vais m'arrêter plus particulièrement sur les changements au niveau de la phase documentaire de l'opération his-

toriographique car dans les analyses de Ricœur cette « phase » occupe une place à part. De plus, les pratiques de l'histoire connectée qui exigent la stricte symétrie documentaire entre sources européennes et sources extra-européennes dans l'étude des premiers contacts de la première mondialisation se revendiquent en rupture avec les pratiques ordinaires de l'histoire mondiale et globale dominante. Dans les analyses de Ricœur cette phase documentaire n'est pas seulement la première phase de l'opération historiographique, Ricœur insiste sur l'imbrication des trois moments méthodologiques – qui ne sont pas des étapes chronologiques – et sur la contrainte incessante de l'impératif documentaire – avec son noyau dur de la critique des sources – qui opère aussi bien dans le moment d'explication/compréhension que dans celui de l'écriture. La contrainte de la preuve documentaire est ainsi présente tout au long de l'opération historiographique et elle a avant tout en charge de réaliser la visée de vérité propre au discours historique et de s'opposer aux dérives possibles d'une démarche, qui isolerait les représentations du réel historique et qui avait pu se réclamer dans les années 1980-1990 de certaines positions du *Linguistic Turn*. Ce moment documentaire excède donc de beaucoup la méthodologie de la critique des sources et touche toute l'architecture de l'opération historiographique. Pour l'histoire connectée le choix de la rigoureuse symétrie documentaire implique en particulier de prendre au sérieux les interprétations indigènes du monde historique, et comme l'avance R. Bertrand « d'entrer de plain-pied, sur le mode d'une anthropologie positive, dans l'univers des sources extra-européennes », ce que veut signifier la notion de « décentrement » ou celle de « pas de côté » chère à S. Subrahmanyam, qui serait la garantie épistémologique d'une vraie rupture avec l'eurocentrisme. Parce qu'il constate l'absence de monde commun entre les mondes européens et asiatiques, R. Bertrand en appelle par ailleurs à « inventer de nouvelles formes de nar-

ration qui rompent avec l'homogénéité du récit pour tenter de retrouver « l'étrangeté des mondes en présence ». Les positions de l'histoire connectée sur la question documentaire engagent donc un changement majeur qui affecte l'ensemble du travail de l'historien.

Cette exigence archivistique « matricielle » est en effet rappelée avec force par les tenants de l'histoire connectée, par exemple par Sanjay Subrahmanyam qui en fait un point de divergence majeure avec l'histoire globale *mainstream* coupable notamment selon lui de ne pas reposer sur un travail archivistique de première main. Cette exigence se retrouve en convergence avec l'insistance de Ricoeur sur la contrainte documentaire dans le travail de l'historien. Cette convergence n'est pas explicitement revendiquée par Sanjay Subrahmanyam mais elle peut être plus consciente chez des historiens comme R. Bertrand ou S. Gruzinski qui connaissent les travaux de Ricoeur. Beaucoup des propositions de l'histoire connectée peuvent être opératoires pour n'importe quel objet historique : symétrie documentaire, prise au sérieux des acteurs et de leurs interprétations, usage du comparatisme pour mieux retrouver les spécificités des situations, formes nouvelles de narrativité historique sont autant d'orientations que l'on peut retrouver dans de nombreux travaux d'historiens aujourd'hui. De ce point de vue, « l'histoire à parts égales » n'est sans doute pas seulement qu'un slogan et la fixation sur le global/mondial ne serait peut-être que l'autre nom de code d'un changement historiographique à l'œuvre depuis les années 1980 qui place la question des acteurs en son centre. Le global/mondial tiendrait lieu de point de fixation d'un déplacement historiographique de fond plus diversifié dans ses thèmes. Faut-il alors considérer le global/mondial comme la nouvelle arène des débats historiographiques recomposés et redistribués en fonction de la conjoncture historiographique générale contemporaine ?

La recherche du tournant global semble donc de nouveau buter

sur l'hétérogénéité des composantes de cette galaxie historiographique. Les difficultés à unifier un tant soit peu les courants qui se réclament de l'histoire globale/mondiale inciteraient presque à douter de l'intérêt à essayer de penser rationnellement ce qui se joue dans les évolutions historiographiques en cours autour du global. Pourtant essayer d'ordonner quelque peu une conjoncture historiographique « difficile à structurer » et qui est trop souvent pensée (et acceptée) comme un éclectisme inévitable, permet aussi de s'interroger, avec Bernard Lepetit, sur les limites et les inconvénients, pour une communauté de métier, à cultiver (trop) longtemps l'éclectisme.

Notre regard historiographique sur l'histoire globale/mondiale, qui comporte déjà beaucoup de questions, se termine donc sur une perplexité qui est aussi une invitation à reprendre le dossier à nouveaux frais à partir de la question de l'eurocentrisme dont les enjeux sont autant épistémologiques que politiques et éthiques. Comme le propose Alessandro Stanziani, l'histoire globale

n'offre pas des réponses toutes prêtes, fort heureusement, mais elle sème le doute sur la supériorité des valeurs de telle ou telle "civilisation" ; elle en monte la contingence, l'origine historique et finalement métissée. Il est temps d'utiliser cette heuristique pour donner vie à un monde fait de rencontres et non pas d'affrontements (Stanziani, 2018).

Références

- Aron, R. (1971). Comment l'historien écrit l'épistémologie. A propos du livre de Paul Veyne, *Annales ESC*, 6, nov.-déc.: 1329–1330.
- Bayart, J.-F. (2004). Critiques politiques de la mondialisation, *L'Économie politique*, 2(22).

- Bayart, J.-F. (2008). Comparer en France. Petit essai d'autobiographie disciplinaire, *Politix*, 3(83).
- Bayart, J.-F. (2009). En finir avec les études postcoloniales, *Le Débat*, 2(154): 119–140.
- Hardt, M., Negri, A. (2000). *Empire*. Paris: Éditions Exils.
- Bertrand, R. (2010). Histoire globale, histoire connectée. In Ch. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (dir.), *Historiographies*. I : *Concepts et débats*, Paris: Folio-Histoire.
- Bertrand, R. (2013). Histoire globale, histoires connectées : un « tournant » historiographique ? In A. Caillé et S. Dufoix (dir.), *Le Tournant global des sciences sociales*. Paris: La Découverte.
- Bertrand, R. (2013b). Un continent de possibles oubliés. Les relations économiques Europe-Asie à l'époque moderne, *Esprit*, 12 (Décembre) : 33–45.
- Bertrand, R., Calafat, G. (2018). La microhistoire globale : affaire(s) à suivre, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 73(1): 1–18.
- Bloch, M. (1990). *L'Étrange Défaite*. Paris: Gallimard.
- Boucheron, P. (2014). Les mondes de l'enquête, *Hypothèses*, 1(17): 139–142.
- Charle, Ch. (2013). Histoire globale, histoire nationale ? Comment réconcilier recherche et pédagogie, *Le Débat*, 3(175): 60–68.
- Chartier, R. (2001). La conscience de la globalité (commentaire), *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56(1), 2001: 119–123.
- Chaubet, F. (2009). Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 1(101): 179–190.
- Cooper, F. (2001). Le concept de mondialisation sert-il à quelque chose ? Un point de vue d'historien. *Critique internationale*, 1(10): 101–124.
- Delacroix Ch. (2013). *La mémoire, l'histoire, l'oubli* et les historiens français : une réception en trompe-l'œil ? In F. Dosse et C. Goldstein (dir.), *Paul Ricœur : penser la mémoire*. Paris: Le Seuil, 47–64.

- Deluermoz, Q., König, M. (2013). Entretien avec Jürgen Osterhammel, *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 46.
- Dosse, F. (2003) *La Marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*. Paris: La Découverte.
- Douki C., Minard Ph. (2007). Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?, *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5 (54-4bis): 7–21.
- Dumitru, S. (2014). Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie, *Raisons politiques*, 2(54): 9–22.
- Gauchet, M. (1991). L'élargissement de l'objet historique, *Le Débat*, 103.
- Gauchet, M. (1999). L'élargissement de l'objet historique », *Le Débat*, 103: 131–147.
- Ginzburg, C. (2003). L'historien et l'avocat du diable. Entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal. Première partie, *Genèses*, 4(53): 113–138.
- Goody, J. (2006). *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris: Gallimard.
- Grenouilleau, O. (2010). Les historiens français et les mondialisations, *Histoire Globale*. En ligne: <http://blogs.histoireglobale.com/les-historiens-francais-et-les-mondialisations> 579. (Consulté le 15 octobre 2019).
- Gruzinski, S. (2011). Faire de l'histoire dans un monde globalisé, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66(4): 1081–1091.
- Gruzinski, S. (2015). Une histoire globale part toujours du local. Propos recueillis par Gilles Heuré, *Télérama*, 3428 (du 26 septembre au 2 octobre).
- Hartog, F. (1995). Temps et histoire. « Comment écrire l'histoire de France? », *Annales HSS*, 50(6), nov.-déc.: 1219–1236.
- Hartog, F. (2009). De l'histoire universelle à l'histoire globale ? *Le débat*, 154, mars-avril.

Hilaire-Pérez, L., Verna, C. (2009). La circulation des savoirs techniques du Moyen Âge à l'époque moderne. Nouvelles approches et enjeux méthodologiques, *Tracés. Revue de sciences humaines*, 16.

Hilaire-Pérez, L. (2019). L'histoire des techniques a longtemps été la discipline la plus simplificatrice, *Zilsel*, 1(5).

Inglebert, H. (2015). Penser l'Histoire universelle, *Sciences humaines*, mars.

Kalifa, D. (2012). Lendemain de bataille. L'historiographie française du culturel aujourd'hui, *Histoire, économie & société*, 31(2): 61-70.

Marques, W. (2012), Histoire et discours chez Michel Foucault. Entretien avec Roger Chartier, *Dialogos*, May-Aug, 16(2).

Maurel, Ch. (2014). *Manuel d'histoire globale. Comprendre le « global turn » des sciences humaines*. Paris: Armand Colin.

Minard, Ph. (2013). Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire, *Esprit*, déc. Pétré-Grenouilleau, O. (2009). La galaxie histoire-monde, *Le Débat*, 2(154): 41-52.

Osterhammel, J. (2009). *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*. München: C.H. Beck. (Trad. Française *La transformation du monde : Une histoire du XIXe siècle*, 2017).

Pike, K. L. (1967²) *Language in Relation to a Unified Theory of Structure of Human Behavior*, The Hague-Paris: Mouton.

Pomian, K. (2009). World History: histoire mondiale, histoire universelle, *Le Débat*, 2(154): 14-40.

Pouchepadass, J. (2007). Le projet critique des postcolonial studies. In *La situation postcoloniale*. Presses de Sciences Po.

Pudal, R. (2005). Sur la réification des collectifs : à propos de l'école de Chicago, *Cahiers internationaux de sociologie*, 2(119) : 367-376.

Revel J. (dir.). (1996). *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris: Seuil/Gallimard.

Riello, G. (2007). La globalisation de l'Histoire globale : une question disputée, *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 5(54-4bis): 23–33.

Sawyer, S. W. (2014). Ces nations façonnées par les empires et la globalisation. Réécrire le récit national du XIXe siècle aujourd'hui, *Annales. Histoire et sciences sociales*, 69(1): 117–137.

Schaub, J.-F. (2017). Les Indes, la Chine, l'Europe : une histoire commune, *Critique*, 6(841/842): 592–606.

Spiegel, G. (2010). Réviser le passé/revisiter le présent, *Littérature*, 3(159): 3–25.

Stanziani, A. (2018). *Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale*. Paris: CNRS Éditions.

Subrahmanyam, S. (2014) Aux origines de l'histoire globale (Extraits de la leçon inaugurale du 28 novembre 2013), *La lettre du Collège de France*, 38, juin.

Subrahmanyam, S. (2018). L'histoire nationale tyrannise les historiens, *Politis*, 26 Juillet.

Torre, A. (2008). Un "tournant spatial" en histoire ? Paysages, regards, ressources, *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 5: 1127–1144.

Veyne, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire*. Paris: Éd. Seuil, 1971.

Wilfert-Portal, B. (2013). L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational, *Revue Sciences/Lettres*, 1.

